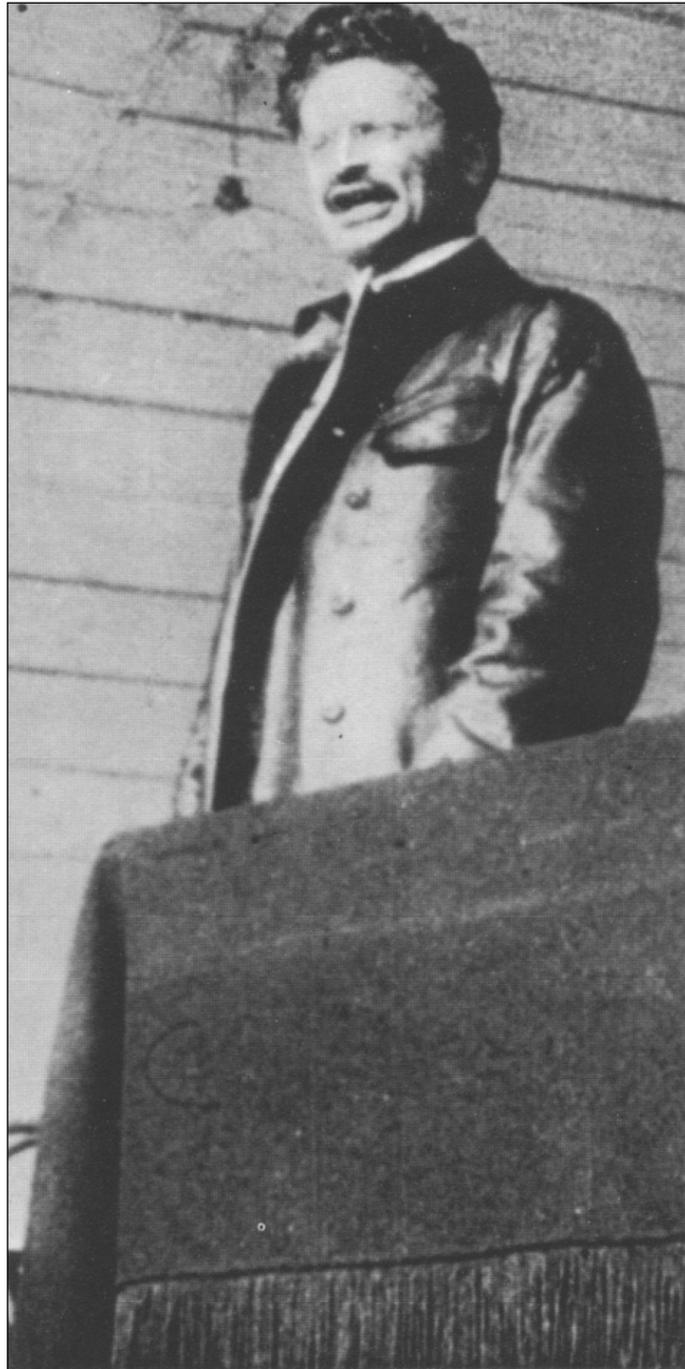


**Léon
Trotsky :
autobiographies**



Première autobiographie (1879-1917)

UN jour de 1918, les services administratifs du comité central du Parti bolchevique demandèrent à quelques dirigeants du parti de leur transmettre une notice biographique. Celle de Trotsky, publiée en 1922 par une revue d’“histoire” soviétique, mais restée à ce jour inédite en France, a ainsi échappé aux archives fermées à double tour.

C’est la première esquisse de *Ma Vie*, mais rédigée aux premiers jours de l’exercice du pouvoir et non de l’exil... Trotsky y dresse le premier bilan politique de son existence...

Premiers pas dans la vie ⁽¹⁾

Je suis né le 26 octobre 1879 au village de Ianovka, dans le gouvernement de Kherson, district d’Elizabethgrad, dans le domaine de mon père, colon-proprétaire foncier. Jusqu’à l’âge de neuf ans, je vécus à la campagne sans jamais la quitter. Puis, je partis comme externe étudier à la Realschule Saint-Paul d’Odessa. Pendant la durée de mes études, je fis preuve d’une grande application et je fus toujours le premier de la classe.

En seconde, je fus temporairement exclu de la classe pour avoir organisé une “protestation” contre le professeur de français. Peut-être faut-il voir là l’annonce des mauvaises relations futures avec nos très proches alliés les Français.

Lors de mon passage en septième, je fus transféré à Nicolaïev. Là, je fis pour la première fois la connaissance des milieux radicaux et de l’univers des idées révolutionnaires.

A Nicolaïev, vivait alors un jardinier tchèque, Frantz Frantzevitch Chvigorovski, autour duquel se regroupaient des jeunes gens aux aspirations radicales vagues.

Je commençai d’abord par me considérer comme un adversaire du marxisme plutôt que comme un marxiste. J’allais alors sur mes dix-sept ans.

L’Union des ouvriers du sud de la Russie

J’achevai mes sept années à l’école réale et tentai d’entrer comme auditeur libre à la faculté de mathématiques.

Puis, je nouai des liens avec les ouvriers de Nicolaïev, et surtout avec les membres d’une secte à tendance rationaliste, dont l’un des adhérents, I. A. Moukhine, est aujourd’hui, bien qu’il ne soit plus de première jeunesse, un militant bolchevique révolutionnaire expérimenté.

L’organisation des ouvriers de Nicolaïev s’étendit bientôt et prit le nom d’Union ouvrière du sud de la Russie. Nous éditâmes de nombreux tracts et un journal illégal, intitulé *Nache Delo*, à la ronéo. Tout cela était alors nouveau.

(1) Les intertitres sont de la rédaction.

Une organisation du même type se constitua, en même temps, à Odessa. Je faisais souvent le voyage de Nicolaïev à Odessa ; je passais la nuit sur le bateau et la journée à chercher de la littérature révolutionnaire et à faire de l'agitation.

Le mouvement prit une grande ampleur ; l'Union des ouvriers du sud de la Russie de Nicolaïev regroupa jusqu'à deux cent cinquante ouvriers cotisants.

La gendarmerie de Nicolaïev, jusqu'alors indolente, se réveilla, et nous mit la main au collet sans tarder. A l'aide de deux provocateurs, elle arrêta presque tout notre groupe. Je fus arrêté le 28 janvier 1898.

L'épopée de la prison

Après, s'ouvrit l'épopée de la prison. On m'interna d'abord dans la prison de Nicolaïev, puis on me transporta dans celle de Kherson, et trois mois plus tard à Odessa, où je passai environ deux ans. Je fus condamné alors à quatre ans de déportation en Sibérie orientale, passai cinq mois à la prison de transit de Moscou, environ trois mois dans les prisons de transit d'Irkoutsk et d'Alexandrovsk, etc., en tout plus de deux ans et demi.

C'est en prison que je passai de façon définitive sur le terrain théorique du marxisme ; je dois pourtant préciser que dès avant mon arrestation en janvier 1898, j'avais pris le nom de "social-démocrate" et travaillé dans l'esprit de la lutte de classe prolétarienne.

Mes années d'exil

Je passai deux de mes années d'exil environ au village d'Oust-Koust, dans le gouvernement d'Irkoutsk, et, dès le début du mouvement révolutionnaire, en 1902, je m'enfuis, après m'être fabriqué un faux passeport au nom de Trotsky ; c'est de là que vient mon pseudonyme, qui devint ensuite mon véritable nom.

A Irkoutsk, j'entrai en relations avec l'Union social-démocrate de Sibérie,

pour laquelle je rédigeai des tracts, puis je partis à Samara, où j'entrai en rapport avec le groupe central de l'*Iskra*, qui rassemblait alors les rangs disséminés et divisés de la social-démocratie. Sur mandat du groupe de Samara, j'effectuai plusieurs missions clandestines, à Kharkov, à Poltava, à Kiev, puis à l'étranger. Je franchis clandestinement la frontière en Autriche et à Vienne, je fis la connaissance de Victor Adler et de son fils Fritz, internationaliste héroïque de la dernière guerre. Par Zurich et Paris, je gagnai Londres, où se trouvait installée la rédaction de l'*Iskra* et dont faisaient alors partie Lénine, Martov, Potressov — histoire des jours enfuis... — et les vieux dirigeants social-démocrates Plekhanov, Axelrod et Zassoulitch, qui vivaient, pourtant, en Suisse.

A l'étranger

De la fin de 1902 à février 1903, je restai à l'étranger dans le groupe des militants de l'*Iskra* et collaborai au journal ; je fis le tour des villes d'Europe où se trouvaient des groupes de travailleurs et d'étudiants russes pour y faire des conférences et des réunions.

Au deuxième congrès du parti, qui se tint l'été 1903, je représentai l'Union sibérienne en même temps que le docteur Mandelberg. Après la scission qui survint au congrès entre la majorité et la minorité, j'adhérai à l'opposition, qui engendra par la suite le "menchevisme". J'éditai alors à Genève la brochure *Nos tâches politiques* ; mais dès que le menchevisme commença à se définir comme un courant tactique affirmant la nécessité de coordonner les actions du prolétariat avec la politique de la bourgeoisie à l'époque de notre révolution "bourgeoise", je rompis avec le menchevisme et me tins en dehors des deux fractions.

La révolution de 1905

Après le 9 janvier, lorsque le mouvement des masses commença à balayer la Russie, je rentrais clandestinement en

Russie par l'Autriche. Je m'installai à Kiev d'abord, puis à Saint-Pétersbourg ; j'y fis surtout un travail d'écrivain ; je rédigeai la moitié des proclamations et des tracts publiés par le comité central. J'avais alors sur les problèmes de la révolution russe une position que je considère aujourd'hui encore comme correcte.

Le rapport des forces de classes dans la société devait, à mes yeux, dans les conditions de l'époque révolutionnaire, porter le prolétariat au pouvoir ; ce régime de la classe ouvrière, s'appuyant sur la paysannerie travailluse, ne pouvait nullement se maintenir dans les cadres de la révolution bourgeoise, mais devait inévitablement les détruire, et, en liaison avec le développement de la lutte en Occident, cette situation pouvait se transformer en une révolution socialiste achevée.

La révolution de septembre et octobre 1905 me trouva au soviet de Saint-Pétersbourg. J'étais membre de son comité exécutif. Après l'arrestation de Khroustalev, je fus élu président du soviet de Pétersbourg.

J'avais alors des liens très étroits avec Parvus ; Parvus était un puit de science, et il possédait des dons littéraires et politiques éminents. Dans son journal, *L'Internationale*, il défendait alors, y compris sur les problèmes de la lutte politique russe, un point de vue de classe purement révolutionnaire ; il dénonçait sans relâche l'opportunisme, et surtout l'opportunisme de l'aile droite de la social-démocratie allemande.

Nous éditâmes alors tous deux un journal populaire, le *Journal russe*, qui atteignit un tirage très important jusqu'au moment où les soviets et la révolution furent écrasés, en décembre 1905. Tous les deux aussi nous définissions l'orientation du grand quotidien *Natshalo*, auquel participaient aussi Martov et quelques-uns de ses amis.

Le 3 décembre 1905, la police arrêta les membres du soviet de Pétersbourg dans l'immeuble de la Société économique ; l'ère de la contre-révolution débridée, sanglante, s'ouvrit.

Je passai quelque temps à la prison de Kresty, puis dans la forteresse de Petropavlovsk, ensuite dans la maison d'in-

carcération préventive, et enfin, après notre procès et sa condamnation, dans une prison de transit.

Notre procès dura un mois et fut l'un des procès politiques des plus retentissants de l'époque tant par l'ampleur des accusations que par la quantité et la diversité des gens qui y figurèrent comme accusés ou comme témoins. Le tribunal condamna les principaux accusés à la privation de tous les droits civiques et à la déportation en colonie de résidence forcée. Pendant mon séjour en prison, je publiai une série de brochures, le recueil *Notre révolution*, et, en collaboration avec plusieurs camarades, *l'Histoire du soviet des députés ouvriers de Pétersbourg*.

Exil et évasion

En février 1907, on nous déporta vers Obdorsk. Grâce à un stratagème compliqué sur lequel il est inutile de s'étendre, je réussis à m'arrêter en cours de route à Berezov, dans un hôpital, d'où je m'enfuis au bout de six jours.

Cette évasion sur un traîneau tiré par des rennes à travers l'espace désertique et enneigé qui sépare Berezov de l'Oural est resté l'un des meilleurs souvenirs de ma vie. Le guide était un Zyriane doué d'un flair secret, qui lui permettait de trouver sans cesse la bonne direction, de découvrir les campements de Samoyèdes, etc.

Je descendis de l'Oural sur un traîneau tiré à cheval avec des fonctionnaires des impôts à qui je me présentai comme un ingénieur de l'expédition polaire du baron Tel. Onze jours plus tard, j'arrivai à Pétersbourg, où mes amis ne m'attendaient vraiment pas.

Exil européen

Je passai ensuite trois mois environ en Finlande, où je publiai un petit livre sur ce voyage, et, de là, par la Suisse, je passai en Angleterre pour assister au congrès de Londres, qui se tint au cours

de l'été 1907. Pendant ce congrès, je restai à l'écart des bolcheviks comme des mencheviks, car j'étais en désaccord avec les uns et les autres sur quelques questions fondamentales de la révolution russe.

Je m'installai à Vienne, en Autriche. En relations régulières avec l'aile gauche de la social-démocratie allemande, je faisais de fréquents voyages à Berlin. Je collaborai régulièrement à l'organe central du parti allemand, aux éditions théoriques des Allemands, au *Neue Zeit* et au journal *Kampf*, qui commença à paraître peu après à Vienne. Je parcourus à plusieurs reprises l'Europe pour prononcer des conférences et cela me permit de maintenir des liens avec les camarades russes et les socialistes d'Europe occidentale.

A Vienne, en 1908, je publiai avec mon camarade Ioffé et mon ex-camarade Skobelev un journal populaire, la *Pravda*, que nous faisons passer clandestinement en Russie. En tant que correspondant de presse, je parcourus la Serbie et la Bulgarie pendant la guerre des Balkans et je me rendis en Roumanie pendant la conférence de paix de Bucarest. Cela me permit de connaître de près les Partis socialistes des pays balkaniques. En 1909, je publiai en allemand un livre intitulé *Sur la révolution russe*.

La guerre

La Première Guerre mondiale me surprit en Autriche, d'où je fus obligé de décamper le 3 août 1914 avec ma famille dans un délai de trois heures pour éviter d'être arrêté. J'abandonnai mes livres et mes manuscrits aux caprices du destin. Je vécus d'abord à Zürich, où je publiai un petit livre en allemand : *La Guerre et l'Internationale*, adressé clandestinement en Allemagne, où il provoqua une série d'arrestations et un procès au cours duquel l'auteur fut condamné par contumace à quelques mois de prison.

Je passai en France comme correspondant de *Kievskaja Mysl* et j'y restai près de deux ans. Pendant ce temps, je nouai des relations très étroites avec l'aile

gauche du socialisme et du syndicalisme français. En août 1915, je me rendis à la fameuse conférence de Zimmerwald avec les représentants de la gauche française. Avec un groupe d'amis russes, j'éditai à Paris un petit quotidien en russe destiné essentiellement à l'émigration, *Nache slovo*. *Nache slovo* ne cessa de mener une lutte impitoyable contre le chauvinisme et contre l'aile opportuniste du mouvement ouvrier, et fut, pour cela, soumis aux sévères persécutions de la censure militaire française ; le journal fut par trois fois interdit et reparut chaque fois sous un autre nom...

A la fin de 1916, les persécutions acharnées des agents de la police française aboutirent : je fus expulsé de France et conduit à la frontière espagnole par deux policiers. Le comité parisien des zimmerwaldiens publia à ce propos ma lettre ouverte à l'ex-ministre Jules Guesde. Au bout de dix jours, je fus arrêté en Espagne sur dénonciation de la police française comme un agitateur dangereux et jeté en prison. Je fus emmené à Cadix par une escorte de policiers et j'y fus placé pendant deux mois sous la surveillance de la police, puis je fus condamné à être expulsé dans une république américaine : ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni la Suisse, en effet, ne voulaient accorder l'hospitalité à un émigré politique russe internationaliste, chassé de France. A la fin de décembre 1916, j'embarquai avec ma famille à Barcelone et j'arrivai à New York au début de janvier.

A New York, je pris part à la vie du Parti socialiste, essentiellement à travers ses sections russe et allemande.

Je me battis contre l'intervention américaine dans la guerre et collaborai à la presse américaine.

La deuxième révolution russe

La nouvelle de la révolution en Russie interrompit cette activité. Je m'embarquai avec ma famille pour l'Europe par le premier navire en partance de la société norvégienne. Mais à Halifax,

port canadien, les autorités militaires britanniques qui soumettent tous les navires à une fouille systématique m'arrêtèrent avec cinq autres camarades et m'internèrent au camp de prisonniers de guerre de Halifax comme agitateur "*dangereux pour la cause des alliés*". Après un séjour d'un mois dans ce camp, en compagnie de travailleurs et de marins allemands, je fus libéré sur réclamation du soviet des députés ouvriers et soldats de Pétersbourg, réclamation transmise par l'intermédiaire du ministre des Affaires étrangères de l'époque, Milioukov.

Dès mon retour en Russie, j'adhérai à l'organisation des sociaux-démocrates internationalistes unifiés (Mejraiontsy), dans le but d'aider à sa fusion la plus ra-

pide avec le Parti bolchevique ; à cette époque, en effet, toutes nos divergences s'étaient définitivement effacées et le travail commun apparaissait comme une nécessité.

Après les journées de juillet, je fus arrêté par le gouvernement de Kerenski-Tseretelli-Skobelev pour "*trahison contre l'Etat*" et je passai environ deux mois à la prison de Kresty.

On connaît la suite...

Léon Trotsky,
notice autobiographique
(*Proletarskaia Revoloutsia*, n° 3, 1922,
pp. 244-249)

Deuxième autobiographie (1917-1937)

Les inventions de Vychinski ⁽¹⁾

DANS son récapitulatif du 28 janvier, Vychinski a déclaré : "*Trotsky et les trotskystes ont toujours été les agents du capitalisme dans le mouvement de la classe ouvrière.*" Vychinski a dénoncé "*le vrai visage du trostkysme — ce vieil ennemi des ouvriers et des paysans, ce vieil ennemi du socialisme, ce fidèle serviteur du capitalisme*". Il a dépeint l'histoire du "*trotskysme, qui a passé les plus de trente ans de son existence à se préparer pour sa conversion finale en troupe de choc du fascisme, en l'un des services de la police fasciste*".

Tandis que les propagandistes étrangers du Guépéou (dans le *Daily Worker*, *New Masses*, etc.) dépensaient leur énergie à essayer d'expliquer, à l'aide d'hypothèses finement tissées et d'analogies

historiques, comment un marxiste révolutionnaire peut se changer en fasciste à la sixième décennie de son existence, Vychinski repose la question d'une manière entièrement différente : Trotsky a *toujours* été un agent du capitalisme et un ennemi des ouvriers et des paysans ; pendant trente et quelques années, il s'est préparé à devenir agent du fascisme. Vychinski est en train de dire ce que les propagandistes de *New Masses* diront, mais plus tard seulement. C'est pourquoi je préfère m'occuper de Vychinski. Aux assertions catégoriques du procureur de l'URSS, j'oppose les faits également catégoriques de ma vie.

Vychinski se trompe quand il parle de mes trente ans de préparation pour le fascisme. Les faits, l'arithmétique, la chronologie, tout comme la logique, ce ne sont pas, pour parler généralement, les points forts de son accusation. En fait, le mois dernier a marqué la fin de la

(1) Les intertitres sont de la rédaction.

quarantième année de ma participation interrompue dans le mouvement de la classe ouvrière sous la bannière du marxisme.

La réalité de ma vie

A dix-huit ans, j'ai organisé illégalement le Syndicat ouvrier du sud de la Russie, comptant plus de 200 ouvriers. Utilisant une machine à alcool, j'ai édité un journal révolutionnaire, *Nache Delo* ("Notre Cause"). Au moment de mon premier exil en Sibérie (1900-1902), j'ai participé à la création de l'Union sibérienne de lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière. Après mon évasion à l'étranger, j'ai adhéré à l'organisation social-démocrate Iskra, dirigée par Plekhanov, Lénine et d'autres. En 1905, j'ai rempli des tâches de direction dans le premier soviet des députés ouvriers de Pétersbourg.

J'ai passé quatre ans et demi en prison, j'ai été exilé deux fois en Sibérie, où j'ai passé environ deux ans et demi. Je me suis évadé deux fois de Sibérie. A deux reprises, j'ai passé environ douze ans en exil sous le tsarisme. En 1915, en Allemagne, j'ai été condamné à la prison par contumace pour activités anti-guerre. J'ai été expulsé de France pour le même "crime", j'ai été arrêté en Espagne et interné par le gouvernement britannique dans un camp de concentration canadien. C'est de cette manière que j'ai rempli ma fonction "d'agent du capitalisme".

Fables staliniennes

La fable des historiens staliniens selon laquelle, jusqu'en 1917, j'ai été menchevik, est l'une de leurs falsifications coutumières. Depuis le jour où le bolchevisme et le menchevisme se sont formés politiquement et au plan organisationnel (1904), je suis resté formellement en dehors des deux fractions, mais comme on l'a vu au cours des trois révolutions russes, ma ligne politique, en dépit des conflits et des polémiques, a coïncidé dans toutes ses lignes fondamentales avec celle de Lénine.

Le désaccord le plus important entre Lénine et moi au cours de ces années, c'était que j'espérais qu'au travers de l'unification avec les mencheviks, la majorité d'entre eux pourraient être poussés sur le chemin de la révolution.

Sur cette question brûlante, Lénine avait entièrement raison. Néanmoins, il faut dire qu'en 1917 les tendances vers "l'unification" étaient très fortes parmi les bolcheviks. Le 1^{er} novembre 1917, à une réunion du comité de parti de Petrograd, Lénine a déclaré à ce sujet : *"Trotsky a dit il y a bien longtemps que l'unification est impossible. Trotsky a compris cela, et depuis ce moment-là il n'y a pas eu de meilleur bolchevik."*

Ma conception de la révolution russe

A partir de fin 1904, j'ai défendu le point de vue que la révolution russe ne pouvait que se terminer en dictature du prolétariat, ce qui, à son tour, devait conduire à la transformation socialiste de la société, étant donné le développement victorieux de la révolution mondiale. Une minorité de mes adversaires actuels ont considéré cette perspective comme bizarre jusqu'en avril 1917 et l'ont qualifiée de "trotskysme" de façon inamicale, en lui opposant le programme de la république démocratique bourgeoise. Comme pour l'immense majorité de la bureaucratie actuelle, ils n'ont adhéré au pouvoir soviétique qu'après le terme victorieux de la guerre civile.

L'internationalisme en actes

Au cours de mes années d'exil, j'ai participé au mouvement ouvrier en Autriche, en Suisse, en France et aux Etats-Unis.

Je pense à mes années d'exil avec gratitude — elles m'ont donné la possibilité d'aller plus près de la vie de la classe ouvrière mondiale et de faire que l'internationalisme, à partir d'un concept

abstrait, devienne la force conductrice du reste de ma vie.

Pendant la guerre, d'abord en Suisse, puis en France, j'ai poursuivi le travail de propagande contre le chauvinisme qui consumait la Deuxième Internationale. Pendant plus de deux ans, j'ai publié à Paris, sous la censure militaire, un journal quotidien en russe, dans l'esprit de l'internationalisme révolutionnaire. Dans mon travail, j'ai été en relation étroite avec les éléments internationalistes en France et j'ai participé, ensemble avec leurs représentants, à la conférence internationale des opposants au chauvinisme à Zimmerwald (1915). J'ai poursuivi le même travail pendant mon séjour de deux mois aux États-Unis.

Après mon arrivée à Petrograd (le 5 mai 1917), venant du camp de concentration canadien où j'ai appris aux marins allemands prisonniers les idées de Liebknecht et de Luxemburg, j'ai participé directement à la préparation et à l'organisation de la révolution d'Octobre, en particulier pendant les quatre mois décisifs quand Lénine a été contraint de se cacher en Finlande.

Les variations de Staline

En 1918, dans un article dans lequel sa tâche a été de limiter mon rôle dans la révolution d'Octobre, Staline a été néanmoins obligé d'écrire : *“Tout le travail de l'organisation pratique de l'insurrection a été mené à bien sous la direction immédiate du président du soviet de Petrograd. On peut dire avec certitude que le passage rapide de la garnison aux côtés du soviet et l'exécution audacieuse du travail du comité militaire révolutionnaire, le parti le doit en particulier et par-dessus tout au camarade Trotsky”* (la Pravda, n° 241, 6 novembre 1918).

Cela n'a pas empêché Staline d'écrire six ans plus tard : *“Le camarade Trotsky, un homme relativement nouveau dans notre parti dans la période d'Octobre, n'a ni joué ni pu jouer de rôle particulier, tant dans le parti que dans la ré-*

volution d'Octobre” (Joseph Staline, *Trotskyisme ou léninisme*, pp. 68-69).

En ce moment, l'école de Staline, à l'aide de sa propre méthode scientifique, dans laquelle sont éduqués le tribunal aussi bien que l'accusation, considère qu'il est indiscutable que je ne dirigeais pas la révolution d'Octobre, mais que j'y étais opposé. Cependant, ces falsifications historiques ne concernent pas ma biographie, mais la biographie de Staline.

Responsabilités pendant neuf ans

Après la révolution d'Octobre, je suis resté au gouvernement pendant près de neuf ans. J'ai directement participé à la construction de l'État soviétique, de la diplomatie révolutionnaire, de l'Armée rouge, de l'organisation économique et de l'Internationale communiste. Pendant trois ans, j'ai dirigé directement la guerre civile. Dans cette tâche sévère, j'ai dû recourir à des mesures draconiennes. Pour celles-ci, je porte l'entière responsabilité devant la classe ouvrière mondiale et devant l'histoire. La justification des mesures rigoureuses réside dans leur nécessité historique et leur caractère progressiste, dans le fait qu'elles correspondaient à l'intérêt fondamental de la classe ouvrière. A toutes les mesures de répression dictées par les conditions de la guerre civile, j'ai indiqué leur but véritable, et j'en ai rendu compte publiquement devant les masses ouvrières. Je n'avais rien à cacher au peuple, comme aujourd'hui je n'ai rien à cacher à la commission.

Une marque de confiance de Lénine

Quand, dans certains cercles du parti, non sans participation de Staline en coulisses, une opposition s'est déclarée quant à mes méthodes de direction de la guerre civile, Lénine, en juillet 1919, de sa propre initiative et d'une manière to-

talement inattendue pour moi, a tendu une feuille de papier vierge, au bas de laquelle il avait écrit : *“Camarades, connaissant le caractère sévère des ordres du camarade Trotsky, je suis tellement convaincu, absolument tellement convaincu, de la justesse, de l’opportunité et de la nécessité, pour le bien de notre cause, des ordres qu’il a donnés, et je leur donne mon soutien total.”*

Il n’y a pas de date sur le papier. En cas de besoin, la date a été insérée par moi-même.

Il est bien connu que Lénine faisait très attention à tout ce qui concernait ses relations avec les travailleurs. Néanmoins, il jugeait possible de contresigner au préalable un ordre émanant de moi-même, même si de cet ordre dépendait souvent le sort d’un grand nombre d’hommes.

Lénine ne craignait pas que j’abuse de mon pouvoir. Je peux ajouter que pas une seule fois je n’ai fait usage de cette *“carte blanche”* que Lénine m’a donnée. Mais ce document est un témoignage de l’extraordinaire confiance d’un homme dont je considère qu’il est le modèle le plus élevé de la morale révolutionnaire.

Mon activité dans l’Internationale communiste

J’ai participé directement au projet des documents programmatiques et des thèses tactiques de la Troisième Internationale. Les principaux rapports des congrès sur la situation internationale ont été partagés par Lénine et par moi. Les manifestes programmatiques des cinq premiers congrès ont été rédigés par moi. Je laisse aux procureurs de Staline le soin d’expliquer quelle place cette activité a occupée sur mon parcours vers le fascisme.

En ce qui me concerne, je reste fermement attaché encore aujourd’hui aux principes que, main dans la main avec Lénine, je mets en avant comme la base de l’Internationale communiste.

Ma rupture avec la bureaucratie dirigeante

J’ai rompu avec la bureaucratie dirigeante quand, du fait des causes historiques que l’on ne peut pas développer ici de manière adéquate, cette bureaucratie s’est transformée en une caste conservatrice privilégiée. Les motifs de la rupture sont établis et consignés à chaque étape dans des documents officiels, des livres et des articles, accessibles à la vérification générale.

J’ai défendu la démocratie soviétique contre l’absolutisme bureaucratique ; l’amélioration des conditions de vie des masses contre les privilèges excessifs du sommet ; l’industrialisation systématique et la collectivisation dans l’intérêt des exploités ; enfin, la politique internationale dans l’esprit de l’internationalisme révolutionnaire contre le conservatisme nationaliste. Dans mon dernier livre, *La Révolution trahie*, j’ai tenté d’expliquer théoriquement pourquoi l’Etat soviétique isolé, sur la base d’une économie arriérée, avait fait surgir la pyramide monstrueuse de la bureaucratie, qui a été presque automatiquement couronnée par un dirigeant *“infaillible”* et incontrôlé.

La mainmise de l’appareil policier

En étouffant le parti au moyen d’un appareil policier et en écrasant l’opposition, la clique dirigeante m’a banni, au début de 1928, en Asie centrale. Devant mon refus de cesser mon activité politique en exil, cette clique m’a déporté en Turquie au début de 1929. C’est là que j’ai commencé à publier le *Bulletin de l’Opposition*, sur la base du même programme que j’ai défendu en Russie, et que je suis entré en relations avec ceux qui partageaient mon idéologie, qui étaient bien peu nombreux à cette époque, dans tous les coins du monde.

Le 20 février 1932, moi-même et les membres de ma famille qui se trouvaient

à l'étranger, nous avons été déchus de la citoyenneté soviétique par la bureaucratie soviétique. Ma fille, Zinaïda, qui se trouvait temporairement à l'étranger pour suivre un traitement médical, a été de ce fait privée de la possibilité de retourner en URSS pour rejoindre son mari et ses enfants. Elle s'est suicidée le 5 janvier 1933.

Je suis en train de présenter une liste de mes livres les plus importants et de mes pamphlets, qui ont été tout ou partie rédigés au cours de la dernière période d'exil et de déportation. Selon les calculs de mes jeunes collaborateurs, qui, dans toute mon activité, m'ont consacré et me consacrent une aide dévouée et irremplaçable, j'ai écrit 5 000 pages imprimées depuis que je suis à l'étranger, sans compter mes articles et mes lettres, qui ensemble comptent encore plusieurs milliers de pages. Dois-je ajouter que je n'écris pas avec facilité ? Je fais de nombreuses vérifications et de nombreuses corrections. Mon travail littéraire et ma correspondance, de ce fait, ont constitué la contenu principal de ma vie au cours des neuf dernières années. La ligne politique de mes livres, mes articles et mes lettres, parle d'elle-même. Les citations données par Vychinski de mes ouvrages représentent, comme j'en apporterai la preuve, de grossières falsifications — c'est-à-dire un élément nécessaire de tout le procès truqué.

De 1923 à 1933 : pour la réforme

Au cours des années 1923 à 1933, en ce qui concerne l'Etat soviétique, son parti dirigeant et l'Internationale communiste, j'ai soutenu le point de vue exprimé dans ces termes bien choisis : la réforme, mais pas la révolution. Cette position se nourrissait de l'espoir qu'avec des développements favorables en Europe, l'Opposition de gauche pourrait régénérer le Parti bolchevique par des moyens pacifiques, réformer démocratiquement l'Etat soviétique et remettre l'Internationale communiste sur le chemin du marxisme. Ce n'est que la

victoire de Hitler, préparée par la politique fatale du Kremlin, et la totale incapacité du Comintern de tirer les leçons de l'expérience tragique de l'Allemagne qui m'ont convaincu, ceux qui partagent mon idéologie et moi-même, que le vieux Parti bolchevique et la Troisième Internationale étaient définitivement morts pour ce qui concerne la cause du socialisme.

Ainsi a disparu le seul levier légal avec lequel on pouvait espérer effectuer une réforme pacifique et démocratique de l'Etat soviétique. Depuis la seconde partie de 1933, j'ai acquis de plus en plus la conviction que, pour l'émancipation des masses laborieuses de l'URSS et de la base sociale établie par la révolution d'Octobre par rapport à la nouvelle caste parasitaire, une révolution politique est historiquement inévitable. Naturellement, un problème d'une telle portée gigantesque a provoqué une lutte idéologique passionnée à l'échelle internationale.

La dégénérescence politique du Comintern

La dégénérescence politique du Comintern, complètement menotté par la bureaucratie soviétique, a amené la nécessité de lancer le mot d'ordre de la Quatrième Internationale et de jeter les bases de son programme. Les livres, les articles et les bulletins de discussion relatifs à cela sont à la disposition de la commission et représentent la meilleure preuve que c'est une question non pas de "camouflage", mais d'une lutte idéologique intense, passionnée, sur la base des traditions des premiers congrès de l'Internationale communiste.

J'ai été en rapport continu avec des dizaines de vieux amis et des centaines de jeunes dans tous les coins du monde, et je peux dire avec assurance et avec fierté que c'est précisément de cette jeunesse que viendront les combattants prolétariens les plus résolus et les plus fiables de la nouvelle époque qui s'ouvre.

Renoncer à l'espoir de la réforme pacifique de l'Etat soviétique ne signifie pas toutefois renoncer à la défense de l'Etat soviétique

Renoncer à l'espoir de la réforme *pacifique* de l'Etat soviétique ne signifie pas toutefois renoncer à la *défense* de l'Etat soviétique. Comme le démontre le recueil des extraits de mes articles des dix dernières années (*"Pour la défense de l'Union soviétique"*), récemment paru à New York, j'ai combattu invariablement et de façon implacable contre toute oscillation sur la question de la défense de l'URSS. Plus d'une fois j'ai rompu avec des amis sur cette question. Dans mon livre *La Révolution trahie*, j'ai apporté la preuve théorique de l'idée que la guerre menace non seulement la bureaucratie soviétique, mais aussi la nouvelle base sociale de l'URSS, qui représente un formidable pas en avant dans le développement de l'humanité. De cela découle la nécessité absolue de tout révolutionnaire de défendre l'URSS contre l'impérialisme, *malgré* la bureaucratie soviétique.

Mon combat contre le fascisme

Mes écrits au cours de la même période donnent une image sans équivoque de mon attitude à l'encontre du fascisme. Depuis la première période de mon exil à l'étranger, j'ai sonné l'alarme sur la question de la vague montante du fascisme en Allemagne. Le Comintern m'a accusé de "*surestimer*" le fascisme et de "*m'affoler*" devant lui. J'ai exigé le front unique de toutes les organisations de la classe ouvrière. Ce à quoi le Comintern a opposé la théorie stupide du "*social-fascisme*". J'ai demandé l'organisation systématique de milices ouvrières. Le Comintern a contre-attaqué en se glorifiant de victoires futures. J'ai souligné

que l'URSS se trouverait gravement menacée en cas de victoire de Hitler. L'écrivain bien connu, Ossietzky, a publié mes articles dans son magazine, et les a commentés avec beaucoup de sympathie. Tout cela en pure perte. La bureaucratie soviétique a usurpé l'autorité de la révolution d'Octobre seulement pour la transformer en un obstacle à la victoire de la révolution dans les autres pays. Sans la politique de Staline, nous n'aurions pas eu la victoire de Hitler. Les procès de Moscou, à un degré considérable, sont nés de la nécessité pour le Kremlin d'obliger le monde à oublier sa politique criminelle en Allemagne. "*S'il est démontré que Trotsky est un agent du fascisme, qui prendra en considération le programme et la tactique de la Quatrième Internationale ?*" Tel était le calcul de Staline.

Le rituel des calomnies

Il est tout à fait reconnu que, durant la guerre, chaque militant anti-impérialiste était déclaré être un agent du gouvernement ennemi. Il en était ainsi de Rosa Luxemburg, de Karl Liebknecht, Otto Ruehle et d'autres en Allemagne, de mes amis français (Monatte, Rosmer, Loriot, etc.), d'Eugène Debs et d'autres aux Etats-Unis, et enfin de Lénine et de moi-même en Russie. Le gouvernement britannique m'a emprisonné dans un camp de concentration en mars 1917 sous l'inculpation, inspirée par l'Okhrana tsariste, qu'en accord avec le haut commandement allemand, j'avais l'intention de renverser le gouvernement provisoire Milioukov-Kerenski. Aujourd'hui, cette accusation ressemble à un plagiat de Staline et de Vychinski. En fait, c'est Staline et Vychinski qui plagient le système de contre-espionnage tsariste et l'Intelligence Service britannique.

Le 16 avril 1917, quand j'étais dans le camp de concentration avec des marins allemands, Lénine écrivait dans la *Pravda* : "*Qui peut croire même un seul instant la valeur de l'affirmation (...) selon laquelle Trotsky, l'ancien président du soviet des députés ouvriers de Péters-*

bourg en 1905 — un révolutionnaire qui s'est dévoué depuis des décennies au service désintéressé de la révolution —, que cet homme ait quelque chose à voir avec un complot subventionné par le gouvernement allemand ? Il est clair qu'il s'agit d'une calomnie monstrueuse et sans scrupule contre un révolutionnaire" (la Pravda, n° 34).

"Comme ces mots résonnent en toute fraîcheur maintenant", écrivais-je le 21 octobre 1927 — je répète, en 1927 ! — "en cette époque de calomnies méprisables contre l'Opposition, qui ne diffèrent vraiment pas des calomnies contre les bolcheviks en 1917".

Ainsi, il y a dix ans — c'est-à-dire longtemps avant la création des centres

"unifiés" et "parallèles" et avant la "fuite" de Piatakov à Oslo —, Staline avait déjà lancé contre l'Opposition toutes les insinuations et les calomnies que plus tard Vychinski a converties en acte d'accusation. Cependant, si Lénine, en 1917, a pensé que mon passé révolutionnaire de vingt ans était en soi une réfutation suffisante de ces sales insinuations, j'ai l'audace de penser que les vingt ans qui se sont écoulés — suffisamment importants en soi — me donnent le droit de citer mon autobiographie comme l'un des arguments les plus importants contre l'acte d'accusation de Moscou.

Traduit par Sam Ayache

Lettre à Olminski (1921)

LE vieux-bolchevik Olminski trouve à la fin de novembre 1921 dans les archives de l'Institut d'histoire du parti deux lettres envoyées par Trotsky au menchevik Tchkéidzé, président de la fraction menchevique de la Douma, interceptées, recopiées et archivées par la police tsariste, dont une lettre très violente d'avril 1913.

Au plus fort de la lutte fractionnelle dans le Parti social-démocrate russe, Trotsky, partisan de l'unité de toutes les fractions au nom du principe "*Un seul prolétariat, un seul parti*", y affirmait : "*La misérable division que Lénine, maître en cet art, exploitateur professionnel de la routine du mouvement ouvrier russe, entretient systématiquement, apparaît comme un cauchemar absurde*", dont il annonce d'ailleurs la fin prochaine. Il accuse Lénine de lui avoir volé la *Pravda* (qu'il avait fondée à Vienne en 1908, et que Lénine utilise comme titre pour le quotidien qu'il fonde alors de l'étranger à Pétersbourg, au moment même, d'ailleurs, où la *Pravda* de Vienne cesse de paraître), et y affirmait : "*Le léninisme est fondé sur le mensonge et la falsification, et porte en lui les germes de sa propre décomposition.*"

Trotsky, à qui Olminski signale cette trouvaille, lui demande de ne pas la rendre publique. Ses désaccords d'antan avec Lénine sur l'unité appartiennent, souligne-t-il, à un passé révolu, dont ce document donne une illustration brutale. Il sous-entend en même temps clairement qu'en 1917, le Parti bolchevique s'est rangé à son analyse. Olminski communique la lettre à Zinoviev et Kamenev, qui attendent le moment propice pour l'utiliser contre Trotsky. En 1921, au lendemain de la guerre civile et alors que Lénine est en vie et encore en pleine activité, c'est évidemment impossible. Lénine le leur interdirait. Ils l'utiliseront — avec Staline — en novembre-décembre 1924, lorsque Trotsky publiera les *Leçons d'Octobre*, pour présenter cette lettre comme l'expression de ce que Trotsky pense réellement de Lénine... et du "léninisme", qui, après 1917, représente la révolution d'Octobre.

CHER Mikhail Stepanovitch. Excusez-moi d'avoir tardé à vous répondre. J'ai eu une semaine très occupée.

Vous me parlez d'imprimer ma lettre à Tchkéidzé. Je ne pense pas que cela soit opportun. Le temps de l'histoire n'est pas encore venu. Ces lettres ont été écrites sous l'impression du moment et de ses exigences, et le ton des lettres s'en ressent. Le lecteur actuel ne comprendra pas ce ton, n'apportera pas les correctifs historiques et restera désorienté. Nous devons recevoir de l'étranger les archives du parti et les éditions marxistes publiées à l'étranger. On y trouvera une grande quantité de lettres de tous ceux qui ont participé à la "mêlée". Est-ce que vous envisagez de les publier maintenant ? Cela créerait des complications politiques tout à fait superflues, car il n'y a sans doute pas dans le parti deux anciens émigrés qui ne se soient pas insultés l'un l'autre dans leur correspondance, sous l'influence de la lutte idéologique, de l'irritation du moment, etc.

Ajouter des commentaires à mes lettres ? Cela signifierait raconter en quoi j'étais alors en désaccord avec les bolcheviks. J'en ai parlé brièvement dans ma préface à ma brochure *Bilan et Perspectives* (1). Je ne vois pas la nécessité de le répéter parce que l'on a par hasard découvert des lettres dans les dossier du département de la police. D'ailleurs, une rétrospective de la lutte fractionnelle aujourd'hui encore pourrait susciter une polémique, car — je l'avoue sincèrement — je suis loin de croire que j'avais tort sur tous les points dans mes discussions avec bolcheviks. J'avais fondamentalement tort dans l'appréciation que je portais sur la fraction menchevique, dans la mesure où je surestimaï ses possibilités révolutionnaires et où j'espérais qu'il serait possible d'y isoler et d'y réduire à rien son aile droite. Cette erreur fondamentale découlait du fait que j'abordais les deux fractions — les bolcheviks comme les mencheviks — du point de vue des idées de la révolution

permanente et de la dictature du prolétariat, alors que les bolcheviks et les mencheviks défendaient alors l'idée de la révolution bourgeoise et de la république démocratique. Je considérais que les divergences entre les deux fractions n'étaient pas si profondes que cela. Et j'espérais (j'ai exprimé cet espoir plusieurs fois dans des lettres et des rapports) que la marche même de la révolution mènerait les deux fractions sur la position de la révolution permanente et de la conquête du pouvoir par la classe ouvrière, ce qui s'est passé en partie en 1905 (voir la préface du camarade Lénine à l'article de Kautsky sur les forces motrices de la révolution russe) et toute la ligne du journal *Natchalo* (2).

Je suis convaincu que l'appréciation donnée par moi des forces motrices de la révolution a été absolument juste, mais les conclusions que j'en tirais sur les deux fractions étaient incontestablement fausses. Seuls les bolcheviks ont concentré dans leurs mains, grâce à leur ligne politique intransigeante, les éléments réellement révolutionnaires tant de la vieille intelligentsia que de l'avant-garde de la classe ouvrière. C'est seulement parce que le bolchevisme a réussi à créer cette organisation d'une grande cohésion sur des bases révolutionnaires qu'elle a pu effectuer un tournant aussi rapide des positions démocratiques-révolutionnaires à une position socialiste-révolutionnaire.

Je pourrais donc encore maintenant sans difficulté diviser mes articles polémiques contre les mencheviks et les bolcheviks en deux catégories : les uns consacrés à l'analyse des forces intérieures de la révolution, à ses perspectives (l'organe théorique révolutionnaire de Rosa Luxemburg, *Neue Zeit*) et les autres où je jugeais les fractions de la social-démocratie russe, leur lutte, etc. Je

(1) Trotsky avait réédité en 1919 ce texte rédigé en 1906, où il définit les fondements de la théorie de la révolution permanente.

(2) Quotidien menchevique de Pétersbourg en 1905, dont Trotsky assura la direction et dont il définit l'orientation.

pourrais republier aujourd'hui sans aucune correction les articles de la première catégorie, car ils correspondent tout à fait et entièrement aux points de vue de notre parti depuis 1917. En revanche, les articles de la seconde catégorie sont manifestement faux et ne méritent pas

d'être réédités. Les deux lettres citées appartiennent à la deuxième catégorie : leur publication est inopportune. Laissons quelqu'un le faire dans une dizaine d'années, si on y accorde alors de l'intérêt.

Salutations communistes.

La lutte contre la famine et pour la confiscation des objets précieux de l'Eglise (janvier-avril 1922)

PENDANT l'hiver 1921-1922, la famine ravage tout le sud de la Russie, frappée par une sécheresse effroyable au cours du printemps et de l'été 1921. Elle frappe plus de 25 millions d'hommes, de femmes et d'enfants, et en tue près de quatre millions.

Pour la combattre, le gouvernement décide de confisquer les bijoux de l'Eglise pour les vendre à l'étranger et acheter du blé. Le 2 janvier, un décret ordonne le retrait dans les églises des objets précieux jugés destinés aux musées. Le 12 janvier, Trotsky s'inquiète de ce que "*l'affaire n'avance pas du tout*". Il est alors chargé de l'enregistrement et de la collecte des objets précieux. Il crée une commission chargée de prendre les choses en main sous son égide. L'opération vise l'Eglise orthodoxe, qui s'est dressée dès le début contre le nouveau pouvoir, contre la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le droit au divorce, la nationalisation de ses terres et la suppression de l'enseignement religieux obligatoire à l'école. Pendant la guerre civile, sur les territoires occupés par les blancs, elle a béni et soutenu ces derniers, et la restitution des terres aux propriétaires chassés.

Un décret du 26 février 1922 ordonne le retrait des églises de tous les objets en or, argent et pierres précieuses non indispensables au culte, afin d'en fondre l'or et l'argent et de les affecter au Comité d'aide aux affamés (le Pomgol). Le décret ne change guère les choses. Le 11 mars, Trotsky, constatant que la multitude de commissions chargées de l'opération la paralysent, demande au bureau politique que tout soit concentré sous l'autorité d'une commission unique.

Le clergé mobilise les fidèles contre la confiscation des objets précieux. Le 11 mars, un premier heurt se produit à Rostov. Le 17 mars, Trotsky demande que le parti considère cette question comme centrale et veut "*donner à l'agitation un caractère étranger à toute lutte contre la religion et contre l'Eglise, et entièrement dirigé vers l'aide aux affamés*", en privilégiant non la répression, mais la propagande. Il propose ainsi d'organiser des contre-manifestations avec des pancartes portant l'inscription : "*Les objets précieux de l'Eglise pour sauver la vie des affamés*" (1).

(1) *Politburo i Tserkov*, Moscou, 1997, tome 1, pp. 133-134.

Lénine ne trouve pas ces propositions assez fermes. Le 15 mars, à Chouïa, des fidèles, ameutés par les prêtres, attaquent la milice, puis l'Armée rouge à coups de pierres. La bagarre fait 4 morts et 15 blessés, dont quatre soldats. Le 17, des heurts violents se produisent à Smolensk. Lénine craint que le bureau politique ne vacille. Le 19 mars, à la veille de sa réunion, à laquelle il ne peut assister, il dicte une lettre ultra-confidentielle à ce dernier pour le convaincre de la nécessité de l'opération. La famine et les besoins de l'économie exigent, dit-il, d' "*organiser la confiscation des richesses ecclésiastiques avec l'énergie la plus farouche et la plus impitoyable, sans nous arrêter devant l'écrasement de toute forme de résistance*" (2). Il propose de placer officiellement Kalinine, Russe pur sang, à la tête de la campagne, mais d'en confier la direction effective à Trotsky. Il réclame enfin une réunion secrète de délégués avec Trotsky et Kalinine au prochain congrès pour mettre en œuvre ces propositions. Trotsky partage son point de vue. Le bureau politique adopte ses propositions et nomme Kalinine à la tête de la commission officielle.

La confiscation des trésors ecclésiastiques provoque une vive tension dans les campagnes et même dans certains milieux ouvriers. Dans une lettre confidentielle au bureau politique du 9 avril, Trotsky constate : "*La tentative de confisquer les objets de valeur sans une longue préparation politique et organisationnelle soignée a subi une déroute, même à Petrograd.*" Il ajoute : "*Il y a une église en face de ma fenêtre. Sur dix individus qui passent devant elle (en comptant tout le monde, y compris les enfants), au moins sept, sinon huit, se signent en passant à côté. Et parmi eux, il y a beaucoup de soldats rouges, beaucoup de jeunes.*"

Que faire ? Trotsky réclame "*un tournant décidé et ferme dans la définition de notre agitation et de notre propagande*". Il faut mener la campagne "*la plus primitive, la plus simple, la plus élémentaire*" contre les préjugés et l'obscurantisme, "*avec des tracts simples distribués à 100 000 ou 200 000 exemplaires*" (3). En réalité, la campagne va s'éteindre peu à peu...

Le 26 mai, le bureau politique enregistre la déclaration de Trotsky : la commission sur la collecte et l'enregistrement des objets précieux qu'il dirigeait a achevé ses travaux. Elle est dissoute et remplacée par une commission chargée de la réalisation de ces valeurs, composée de Trotsky, Sokolnikov, commissaire aux Finances, et Krassine, commissaire au Commerce extérieur. Ce même jour, une attaque frappe Lénine. Les séquelles (une aphasie passagère, paralysie partielle de la jambe et de la main droites) l'éloignent de la vie politique quatre mois durant. Staline freine, puis enterre la campagne de confiscation des trésors ecclésiastiques.

(2) *Ibidem*, pp. 141-142.

(3) *Rousskaïa pravoslavnaïa tserkov i kommounistitchekoïe gosoudarstvo, 1917-1941*, Moscou, 1996, pp. 105-106.

Note de Trotsky au bureau politique (12 mars 1922)

Je considère qu'on peut et qu'on doit admettre des représentants de la partie "soviétique" du clergé dans les organes

du Comité d'aide aux affamés (1). Toute notre stratégie dans la période actuelle doit être orientée vers la scission dans le clergé sur cette question concrète : la saisie des objets précieux de l'Eglise. Comme c'est une question brûlante, la scission sur cette base peut prendre un

(1) Plus loin parfois désigné, dans la traduction, sous la forme abrégée de comité.

caractère violent, et pour la partie du clergé qui se prononcera pour la saisie ou y participera, il n'y aura pas de voie de retour vers la clique du patriarche Tikhon.

C'est pourquoi je pense qu'on peut faire bloc avec cette partie du clergé, y compris l'associer au comité, d'autant plus qu'il faut lever toute suspicion, écarter le moindre doute sur le fait que les biens pourraient être dépensés à d'autres fins que l'aide aux affamés.

Note de Trotsky à Lénine, président du Conseil des commissaires du peuple

(13 mars 1922)

On n'a pratiquement rien saisi dans les églises. La commission... ne s'est pas réunie pendant que j'étais absent de Moscou.

Actuellement, elle se réorganise, en même temps que la préparation politique du "coup décisif", nous prenons les mesures techniques et organisationnelles nécessaires pour éviter les complications politiques.

Pour le moment crucial, nous attirons à notre cause un nombre non négligeable de popes, y compris des évêques, et même, semble-t-il, le métropolitain, qui sont favorables à la saisie et la soutiendront contre le patriarche au moment critique. Profitant de notre maladresse, le patriarche a publié un appel contre-révolutionnaire faisant état des décisions du synode, etc.

La saisie aura lieu à peu près en même temps que le congrès du parti.

Si ça se passe bien à Moscou, ça ira tout seul en province.

Propositions de Trotsky

(17 mars 1922)

à tous les membres du bureau politique

Absolument secret.

Sur la question de la saisie des biens. On peut dire que tout a été fait, notamment de la part du présidium du VtsIK (2), pour faire échouer la campagne. Le camarade Lebedev n'a pas réuni une seule fois la commission en mon absence. Le décret de confiscation a été publié sans tenir aucun compte de l'état de préparation et n'a été qu'un coup de feu tiré à blanc, qui a donné aux popes le signal de la riposte. L'absence de tout travail de la commission centrale a mené à une désorganisation totale en province. On peut rétablir la situation si le parti est au centre. Je propose les mesures concrètes suivantes :

1) Constituer centralement et en région des commissions secrètes, sur le modèle de celle de Moscou, où doit nécessairement participer au moins un secrétaire régional ou un responsable de la propagande (...).

4) En même temps que ces commissions secrètes de préparation, il faut des commissions officielles ou des points d'accueil des comités d'aide aux affamés pour recevoir officiellement les objets saisis, discuter avec les groupes de croyants, etc. Il faut absolument veiller à ce que la composition nationale de ces commissions officielles ne donne aucune prise à une agitation chauvine (3).

5) Dans chaque région, décider d'une semaine non officielle d'agitation et de préparation. Il faut choisir les meilleurs

(2) Comité exécutif central de l'Union.

(3) Formule dont le sens — limpide pour tout lecteur russe, même aujourd'hui — est qu'il faut éviter qu'il y ait des Juifs dans les commissions, pour ne pas donner prétexte à des manifestations antisémites (pour leurs auteurs, manifestations "patriotiques").

agitateurs, en particulier militaires. Que cette agitation n'ait aucun caractère de lutte contre la religion et l'Eglise, mais soit entièrement centrée sur l'aide aux affamés.

6) En même temps, porter la scission dans le clergé, en prenant l'initiative et en prêtant toute l'aide gouvernementale aux prêtres qui sont pour la saisie.

7) Bien sûr, notre agitation ne doit en aucun cas se confondre avec celle du clergé loyal, mais nous devons nous appuyer sur le fait qu'une partie importante du clergé a engagé la lutte contre l'avarice criminelle des "princes de l'Eglise", cupides et sans cœur.

8) Pendant toute la durée de la campagne, surtout la semaine de mise à exécution, il faut s'assurer d'avoir une information complète sur ce qui se passe au sein du clergé, parmi les croyants, etc.

9) Si, parmi les organisateurs, on découvre des éléments bourgeois commerçants, anciens hauts fonctionnaires, etc., arrêter leurs meneurs. Si nécessaire, surtout si l'agitation cent-noire (4) va trop loin, organiser des manifestations avec participation de la garnison en armes avec des banderoles : "*Les biens de l'Eglise pour sauver les affamés*", etc. (...).

11) Le travail d'organisation doit être mené parallèlement au travail d'agitation (tout préparer) pour que la durée de l'opération soit aussi courte que possible. Il serait mieux de commencer par une église tenue par un pope loyal. A défaut, commencer par l'église la plus importante, en ayant soigneusement préparé tous les détails...

12) Partout où cela est possible, faire intervenir dans les églises, les réunions, les casernes, des représentants des affamés, qui réclament qu'on saisisse au plus vite les biens ecclésiastiques.

13) Pour recenser les objets saisis, admettre la présence dans les comités d'aide aux affamés de représentants du clergé loyal, faire largement savoir que la population aura toutes les possibilités de veiller à ce que pas un centime n'ait

une autre affectation que l'aide aux affamés.

Note de Trotsky à Krassine (23 mars 1922)

(...) 1) Il est plus important pour nous de recevoir 50 millions en 1922-1923 pour une quantité donnée d'objets précieux que d'espérer en recevoir 75 en 1923-1924.

2) La montée révolutionnaire en Europe, ne fut-ce que dans un seul grand pays, bloquerait immédiatement le marché : les bourgeois vendraient, les ouvriers commenceraient à confisquer, etc.

Conséquence : il faut se hâter au maximum.

Proposition de Léon Trotsky (23 mars 1922)

A tous les membres du bureau politique, pour information.

Aux camarades Lénine, Staline, Kamenev, Zinoviev, Molotov.

1) Consacrer immédiatement un million de roubles (*roubles or — NDT*) à valoir sur la vente des objets saisis pour recevoir du blé pour les affamés.

2) Que le camarade Kalinine fasse venir un des évêques loyaux, par exemple Antonine, pour lui demander de participer, en tant que spécialiste, au re-

(4) Cent-Noir : les "Centuries noires", une des ligues "patriotiques" (*voir note précédente*) organisées et armées par l'Okhrana — police politique — tsariste.

censement des objets précieux. Le faire largement savoir.

3) Que le camarade Kalinine donne une interview dont le contenu serait :

a) la saisie des biens d'Eglise n'est en aucun cas une lutte contre la religion et l'Eglise. Le comité central du Comité d'aide aux affamés est tout à fait prêt à aider les croyants à acquérir tel ou tel objet de culte pour remplacer les objets saisis.

b) Tout à fait indépendamment de la question de la religion, il est clair que le clergé est divisé en deux groupes sur la question de la confiscation. L'un considère qu'il est indispensable d'apporter une aide au peuple affamé grâce à des biens que ce même peuple a créés, l'autre est clairement antipopulaire, rapace et égoïste.

c) Ce deuxième groupe, très nombreux, qui a pris une position hostile à la paysannerie affamée, a du même coup pris une position hostile au pouvoir soviétique. En refusant d'aider les affamés sous toutes sortes de prétextes hypocrites et de manœuvres jésuitiques, une partie des dirigeants ecclésiastiques mène en même temps une criminelle agitation contre-révolutionnaire contre le pouvoir soviétique.

g) Le décret sur la confiscation a été pris à l'initiative des paysans des régions touchées par la famine, d'une large masse de sans-partis et de soldats de l'Armée rouge. Maintenant, ces millions de gens exigent de tous côtés que le décret soit fermement et pleinement mis en œuvre. La lutte contre le décret est menée par une poignée de princes de l'Eglise, avec le soutien d'anciens gros commerçants, entrepreneurs, hauts fonctionnaires à la retraite, qui, souvent, manipulent des groupes de croyants. L'immense majorité des croyants approuve sans réserve le décret de réquisition.

h) En réponse aux déclarations malveillantes et criminelles des contre-révolutionnaires selon lesquelles les biens récupérés ne serviraient pas à aider les paysans affamés et à remettre en route

leurs exploitations, le comité, centralement comme localement, invite tant les prêtres loyaux que les croyants à venir faire le compte des objets saisis et à vérifier comment ils sont employés.

i) Sans s'immiscer dans les affaires de l'Eglise, ce qu'il n'a jamais fait, le pouvoir soviétique n'admettra pas qu'une poignée de princes de l'Eglise, qui ont toujours été les meilleurs soutiens du tsar, de ses ministres, des grands propriétaires, des nobles, des capitalistes, mènent maintenant une lutte contre-révolutionnaire contre le pouvoir des ouvriers et des paysans. Le pouvoir du tsar, des grands propriétaires et de la bourgeoisie n'a pas été renversé par le peuple travailleur pour permettre aux princes de l'Eglise de violer et d'appeler à violer les lois soviétiques édictées pour sauver la vie de millions de paysans, celle de leurs femmes et de leurs enfants.

j) Assigner 10 milliards de roubles soviétiques aux dépenses liées à la saisie.

k) Utiliser largement dans toute la presse du parti cette déclaration publiée dans les *Izvestia* sous le titre "*Leurs éminences font de la contrebande*". Faire toute une série d'articles. Jour après jour. Appeler à la sauvegarde des objets précieux raflés par une bande de popes, etc.

Proposition de Léon Trotsky

(9 avril 1922)

Au bureau politique. Absolument secret.

Ma proposition d'engager une campagne concernant deux affaires de "meurtre rituel" (5) de nouveau-nés n'a pas été accueillie favorablement par la

(5) Il s'agit de la vieille accusation médiévale selon laquelle les Juifs auraient besoin, à Pâques, du sang d'enfants chrétiens pour préparer le pain

rédaction de la *Pravda* ni, pour autant que je puisse en juger, par le comité de Moscou. Motif officiel : c'est un fait divers sans importance, cela n'intéresse pas les masses, etc.

Cette suffisance prétentieuse n'est pas justifiée. Les masses populaires demeurent plongées dans un abîme d'ignorance et de préjugés. C'est apparu clairement dans l'affaire de la confiscation des trésors d'Eglise. Faute d'une longue et méticuleuse préparation politique et organisationnelle, leur saisie a été un échec, même à Petrograd. La masse des croyants a peur, tout simplement. Il est criminel de fermer les yeux sur ce fait.

Il y a une église en face de mes fenêtres. Sur 10 passants (enfants compris), il y en a au moins 7, si ce n'est 8, qui se signent en passant devant. Et parmi eux, beaucoup de soldats de l'Armée rouge, beaucoup de jeunes.

Alors, on élabore des plans géniaux comme à Kazan : envoyer de faux cambrioleurs pour s'emparer des biens et les remettre au comité régional. C'est-à-dire : contourner le problème politique par des combines. Ailleurs, les comités régionaux tentent de se décharger sur les chefs de garnison ou autres. Il faut des efforts acharnés pour remettre l'affaire sur les rails de la politique. Le parti s'est soviétisé et néglige ses tâches politiques, saisit tous les prétextes pour y échapper.

Des préjugés et des tendances pogromistes dans notre république de Russie, socialiste et qui plus est fédérative, et même soviétique ! C'est rien ! Ça n'intéresse personne ! Pas du tout. C'est la politique de l'autruche ! Il faut une agitation qui parte des rudiments, toute

simple, et une propagande sur toutes les questions les plus élémentaires. Au lieu de ça, on s'enferme dans nos problèmes internes et on prend des décisions administratives et non politiques.

Sur la confiscation, la conduite des popes, la propagande rituelles des Cent-Noirs, il nous faudrait à Moscou des déclarations, courtes, faciles à comprendre, tirées à 100 000 ou 200 000 exemplaires. Au lieu de ça, nous éditons plusieurs journaux politiques (à 10 000 ou 20 000 exemplaires) où nous racontons chaque jour qu'à Gênes, on essaye de nous embobiner et que nous "*devons être forts*".

Il faut un changement énergétique et résolu dans notre propagande.

Les textes sont ceux du Centre russe de conservation et d'études des documents d'histoire contemporaine (CR-CEDHC), anciennes archives centrales du PCUS, respectivement :

- Fonds 2, inventaire 2, dossier 1 168, feuille 3.
- Fonds 5, inventaire 2, dossier 48, feuilles 16-17.
- Fonds 5, inventaire 2, dossier 58, feuille 20.
- Fonds 17, inventaire 3, dossier 285, feuille 13.
- Fonds 17, inventaire 84, dossier 304, feuilles 58-59.

azyne. Cette accusation était régulièrement reprise dans la Russie tsariste et pogromiste. En 1913, le procès Beilis, Juif arrêté deux ans plus tôt sous accusation de "*meurtre rituel*", et son acquittement ont joué, dans des conditions plus barbares, un rôle comparable à l'affaire Dreyfus en France.